



**HAL**  
open science

# Le Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh (Mauritanie – xie-xiie siècle). Appropriation et réinterprétation d’une expression architecturale orientale en terres sahariennes

Chloé Capel

## ► To cite this version:

Chloé Capel. Le Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh (Mauritanie – xie-xiie siècle). Appropriation et réinterprétation d’une expression architecturale orientale en terres sahariennes. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 2021, Le Sahara précolonial. Des sociétés en archipel, 149, pp.237-262. hal-03686411

**HAL Id: hal-03686411**

**<https://hal.science/hal-03686411>**

Submitted on 12 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh (Mauritanie – XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)

*Appropriation et réinterprétation d'une expression  
architecturale orientale en terres sahariennes*

*The Columns Tomb of Kumbi Saleh  
(Mauritania – 11th-12th c.) : Appropriation and  
Reinterpretation of an eastern architectural Expression  
in Saharan Lands*

Chloé Capel

UMR 8167 Orient & Méditerranée - Équipe Islam Médiéval, CNRS, Ivry-sur-Seine, France  
chloe.capel[at]gmail.com

**Résumé :** Le Tombeau à Colonnes est un complexe funéraire situé en périphérie du site de Koumbi Saleh (Mauritanie) qui depuis 1914 a attiré l'attention des archéologues sans pour autant avoir été pleinement compris ni même daté. La découverte concomitante de carnets de fouilles inédits et du reliquat d'une collection de mobilier réputée perdue ont récemment ouvert la voie à un réexamen de cette structure aujourd'hui largement détruite. C'est ainsi que tout juste un siècle après sa découverte, ce monument avait pu être daté des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles (Capel *et al.*, 2015). Dans le prolongement de cette étude préliminaire, cet article procède à une analyse de la matérialité de ce monument en se fondant sur les données tirées des archives disponibles. Cette démarche met en évidence des connexions morphologiques et symboliques qui sortent de l'isolement cet édifice en lançant des passerelles avec différentes régions et traditions funéraires, qu'elles soient proches et prévisibles (Afrique du Nord, Sahara Central) ou beaucoup plus lointaines et inattendues (Asie Centrale). Elles interrogent ainsi les notions de diffusion, d'emprunt et d'appropriation des formes architecturales et des usages funéraires à travers le Sahara d'époque almoravide.

**Mots-clefs :** Koumbi Saleh, architecture, funéraire, tombe, Almoravides, *qubba*

**Abstract:** The Columns Tomb is a funerary complex located on the outskirts of Kumbi Saleh (Mauritania) which has drawn the attention of archaeologists since 1914 without having been fully understood or even dated. The simultaneous discovery of unpublished



excavation notebooks and of the last remains of a reputedly lost collection of artefacts have recently paved the way for re-examination of this now largely destroyed complex. Just a century after its discovery, the monument was dated to the 11th-13th centuries (Capel *et al.*, 2015). As an extension of this preliminary study, our article analyses the materiality of this monument based on data from available archives. This approach highlights the morphological and symbolic connections that draw the edifice out of isolation, by establishing connections with different regions and funerary traditions, whether near and predictable (North Africa, Central Sahara) or much more distant and unexpected (Central Asia). They question the notions of diffusion, borrowing and appropriation of architectural forms and funerary customs across the Sahara during the Almoravid era.

**Keywords :** Kumbi Saleh, architecture, funeral, tomb, Almoravids, *qubba*

La connaissance des sociétés qui occupaient le Sahara à l'époque médiévale<sup>1</sup> demeure à ce jour superficielle et très lacunaire en raison de la rareté des sources textuelles à leur sujet. L'archéologie, qui pourrait ouvrir d'autres fenêtres sur l'histoire de ces sociétés, reste pour sa part si peu développée<sup>2</sup> que, de par le monde, les archéologues spécialistes du Sahara médiéval se comptent sur les doigts des deux mains. Et au sein de l'aire saharienne, ce sont ses territoires méridionaux qui souffrent encore davantage de cette pénurie d'études, probablement parce que ces espaces sont encore plus parcimonieusement documentés par les sources écrites qui, longtemps, ont présidé à l'orientation des recherches archéologiques. C'est dans ce contexte de grande précarité documentaire que ce texte s'attache à relire, à la lumière des savoirs et des méthodes d'enquête actuelles, une découverte archéologique réalisée il y a plus d'un siècle : le Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh (Mauritanie). Ce complexe funéraire mis au jour en 1914, et aujourd'hui partiellement détruit, est devenu emblématique de ce site archéologique médiéval des franges sahariennes, tout en n'étant que très peu documenté et pas même daté. La découverte en 2009 d'un dépôt archéologique constitué à l'issue de l'excavation originale de cette structure a récemment offert l'opportunité de reprendre l'étude de ce monument à partir des bribes d'informations qui en avaient été préservées. Cette enquête a permis de (re)penser l'histoire de cet édifice mais aussi d'ouvrir une nouvelle réflexion sur les liens de Koumbi Saleh avec son environnement culturel à plus ou moins longue distance : s'il n'est pas encore possible d'établir si Koumbi

---

1 Le terme de « médiéval » est employé ici, par commodité et faute de périodisation propre, pour qualifier au Sahara la période d'environ neuf siècles qui s'ouvre par l'introduction de l'Islam dans la région (VII-VIII<sup>e</sup> siècles) et se termine avec la poussée des puissances coloniales européennes et ottomanes sur son pourtour (XV-XVI<sup>e</sup> siècles) : cette période correspond au plein développement du commerce transsaharien, reliant le bassin méditerranéen consommateur d'or et d'esclaves et la bande soudanienne, consommatrice de cuivre et de sel. À partir du XV<sup>e</sup> siècle, les circuits aurifères et cuprifères connaissent, au détriment des dynamiques transsahariennes, d'importants bouleversements avec notamment l'ouverture des routes maritimes atlantiques, aussi bien vers le Golfe de Guinée que vers les Amériques.

2 Les raisons en sont tout autant géopolitiques (diplomatie, gouvernances, insécurité) que géographiques (isolement, climat), matérielles (approvisionnement, télécommunications) et épistémologiques (marginalité académique, poids des frontières coloniales, jeunesse des archéologies médiévales et islamiques).

Saleh appartenait à un archipel saharien, il semble désormais assuré que cette vaste agglomération à la culture matérielle originale, a constitué, aux environs des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, une caisse de résonance aux innovations architecturales maghrébines qu'elle a participé à diffuser jusqu'au sud du Sahara<sup>3</sup>.

## **Un siècle d'enquêtes à Koumbi Saleh : de la recherche de Ghana à l'étude du fait urbain saharien**

Depuis la découverte en Occident des géographies arabes médiévales, les orientalistes et les cartographes européens entretinrent un débat soutenu pour tenter de localiser le site de Ghana, décrit dans ces sources, dès le IX<sup>e</sup> siècle, comme le lieu de contrôle de l'or du Soudan et, à la lisière méridionale du Sahara, comme le principal point de contact diplomatique et marchand entre les structures de pouvoir ouest-africaines et les sociétés du bassin méditerranéen (Monteil, 1951 ; Fage, 1957). Longtemps confondu avec Kano, au Nigeria (Bourguignon d'Anville, 1750) ou encore avec Djenné, au Mali (Walckenaer, 1820), mais aussi situé tantôt en Gambie (Moore, 1738 : 299), tantôt dans le delta intérieur du Niger (Cooley, 1841 : 45-47), Ghana finit par être assez sûrement replacé entre la région du Bakhounou et celle du Hodh – entre Mali et Mauritanie –, suite à l'édition et à la traduction, en 1857, de la géographie d'al-Bakrî qui précise quelque peu l'emplacement du site (Barth, 1858 : IV-579). Avec le temps des administrateurs coloniaux s'ouvre l'ère des explorations de terrain avec pour enjeu d'identifier des ruines tangibles et de servir le discours civilisateur, de la France notamment (Triaud, 1999 : 243-248). Deux écoles de pensée s'affrontent alors entre les partisans de la région de Djenné (Desplagnes, 1907) et ceux du sud-est-mauritanien (Delafosse, 1912 : II-12-19), jusqu'à ce que, en 1913, Maurice Delafosse, historien de référence des autorités coloniales, obtienne un mandat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour une expédition de recherche des ruines de Ghana dans le Hodh. Homme de cabinet, il ne prend pas personnellement la tête de la mission, et c'est à Albert Bonnel de Mézières, militaire de formation engagé toute sa carrière durant au service de missions d'exploration pour le compte de l'administration coloniale, qu'est confiée cette responsabilité (Delafosse, 1916). Féru d'histoire, Albert Bonnel de Mézières se détache des recommandations de Maurice Delafosse – qui souhaite le voir

---

3 Pour leur contribution directe ou indirecte à l'élaboration de cette étude, que soient remerciés (par ordre alphabétique) : Alain Froment (MNHN), Esther Gatto (INRAP), Max Guy (Indépendant), Véronique Laborde (MNHN), Fabrice Melka (CNRS), Philippe Menecier (MNHN), Alain Person† (Sorbonne Université), Jean Polet (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Jean-François Saliège† (MNHN), Pierre Texier (INRAP), Jean-Pierre Van Staëvel (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Antoine Zazzo (MNHN).



prospector à l'est de Oualata – pour organiser la reconnaissance à sa manière, dans la région de Nema – au sud de Oualata – et ce en s'inspirant de l'expérience de terrain de Xavier Coppolani, qui, quinze ans plus tôt, avait prospecté et rallié pacifiquement le secteur à la cause française<sup>4</sup>. C'est ainsi que, guidé par les interlocuteurs maures qui avaient en leur temps accompagné Xavier Coppolani, il se rend à l'emplacement de plusieurs sites de ruines dans un périmètre d'environ 100 km autour de Néma : une première mission de reconnaissance est réalisée en mars 1913 avant que Bonnel de Mézières ne revienne sur les lieux tout juste un an plus tard pour procéder à des excavations sur une sélection de quelques sites, à une époque où l'archéologie se limite à dégager les grands monuments et à collecter les seuls trésors mobiliers. Koumbi Saleh fait partie de ces sites explorés : son ampleur et le caractère spectaculaire de ses vestiges convainquent immédiatement son inventeur français de son association à Ghana (Bonnel de Mézières, 1914 ; Cordier, 1914) même s'il viendra par la suite à en douter (Bonnel de Mézières 1923 : 255). Maurice Delafosse se range aussi immédiatement à cette conclusion (Delafosse, 1916, 59-60) quoique cette identification soit déjà âprement discutée entre spécialistes (Vidal, 1923, 522 ; Delafosse, 1924, 541). À ce jour, le débat n'a pas été réellement tranché, faute d'argument décisif (Masonen, 2000 : 63 sq.), mais là n'est finalement pas l'enjeu majeur : qu'Albert Bonnel de Mézières ait ou non découvert Ghana, il a quoiqu'il en soit porté à la connaissance de tous l'existence d'un pôle de peuplement médiéval majeur, localisé aux confins du Sahara et de la bande sahélienne. Un court compte-rendu de ces découvertes et travaux sera publié une décennie plus tard, la première guerre mondiale ayant entre temps éclaté (Bonnel de Mézières, 1923). Cet article est le premier témoignage écrit et illustré (d'un plan schématique et de quatre clichés photographiques) documentant le site.

À la suite de la mission Bonnel de Mézières, Koumbi Saleh assiste pendant un siècle au passage de plusieurs équipes archéologiques. En 1939, la courte mission de trois jours de D. Lazartigues, administrateur colonial en poste à Timbédra (à 60 km au nord de Koumbi), ne laisse que quelques notes peu exploitables (Thomassey et Mauny, 1951 : 446). Après guerre, les quatre campagnes menées (entre 1949 et 1952) d'abord par Paul Thomassey puis par Raymond Mauny, pour le compte de l'IFAN (Institut Français d'Afrique Noire), inaugurent l'ère de l'archéologie moderne et produisent pour la première fois des informations fiables sur le site : plan et photographies, y compris aériennes, aperçu du mobilier, propositions de datations apportent un éclairage d'ensemble sur ce gisement (Mauny, 1950 ; Thomassey, 1951 ; Thomassey et Mauny, 1951 ; Mauny, 1951b ; Thomassey et Mauny, 1956 ; Mauny, 1961 : 466 sq.) dont le nom commence à être diffusé dans le monde des historiens qui relancent alors le débat afin de déterminer si Koumbi peut

---

4 Xavier Coppolani a remis à la fin de l'année 1899 un rapport à l'administration coloniale (Gouvernement Général d'Algérie) faisant le compte-rendu de la tournée dans le Hodh et l'Azawad en 1898-1899 dans lequel il semblerait qu'il signale les ruines nombreuses de la région de Nema. Ce document n'a pas été consulté.

réellement être identifié ou non comme Ghana (Meillassoux, 1950 ; Monteil, 1951 ; Mauny, 1954 ; Fage, 1957 ; Daniel, 1961 ; Mauny, 1961 : 72-74). Les recherches sont reprises un quart de siècle plus tard à l'initiative de Jean Devisse puis poursuivies par l'équipe de Serge Robert : cinq campagnes (1972, 1975, 1976, 1980, 1981) sont alors menées en introduisant les grands principes de l'archéologie contemporaine (fouille stratigraphique, datations radiocarbone, conservation patrimoniale). L'enjeu n'est dès lors plus vraiment de prouver un lien quelconque avec Ghana mais plutôt de documenter, en se détachant des textes, une société urbaine du Sahara méridional (Berthier, 1997 ; Robert-Chaleix, Robert, Saison, 2005 ; Saison, Richir, Polet, 2005). La dernière intervention sur le site, avec pour objectif de procéder à un relevé topographique précis des vestiges visibles en surface, remonte à janvier 2007 et a été menée à l'initiative de Jean Polet comme préambule à un programme dédié à l'étude de l'émergence du fait urbain au Sahara-Sahel, entre temps néolithiques et époques médiévales. Pensé pour durer *a minima* une décennie, ce projet s'est vu brutalement interrompu dès janvier 2008, brisé sur l'écueil du grand banditisme régional qui lui a empêché toute postérité.

## **Du Grand Tombeau au Tombeau à Colonnes : historiographie d'un monument disparu**

L'article d'Albert Bonnel de Mézières de 1923 révèle l'existence, à environ 120 km au sud-sud-ouest de Nema, d'une concentration importante de vestiges (structures en briques crues, structures de moellons, épandages de céramique, zones de feu, tumuli, enclos) s'étendant, dans les paysages mornes et plats du sud mauritanien, sur une superficie d'environ 40 km<sup>2</sup>. Ce gisement occupe tout l'espace d'une dépression sablonneuse – probablement un oued fossile – pourvue en eau par de nombreux marigots et au sud de laquelle se dresse le tell archéologique de Koumbi Saleh (environ 40 hectares), hérissé de ruines en pierres et entouré de deux immenses nécropoles (fig. 1). L'attention de l'explorateur y est vite attirée par un édifice érigé au sommet d'une éminence naturelle – un plateau rocheux dominant légèrement la dépression – localisée à l'ouest de la butte anthropique, édifice qu'il ne tarde pas à qualifier de « Grand Tombeau ». Cette structure funéraire, préservée à l'époque en élévations sur plus de deux mètres de haut et protégeant encore trois sépultures, est dès lors considérée comme le monument le plus important des cimetières ce qui cristallise l'enthousiasme de Bonnel de Mézières qui procède à son dégagement. Dans le compte-rendu de 1923, trois pages de texte et deux parcimonieuses photographies constituent une description relativement intelligible de cette intervention (Bonnel de Mézières, 1923 : 249-253) qui reste par ailleurs aujourd'hui la meilleure source d'information sur les aménagements intérieurs et extérieurs de ce caveau du « Grand Tombeau », depuis largement détruit (fig. 2 et 3).



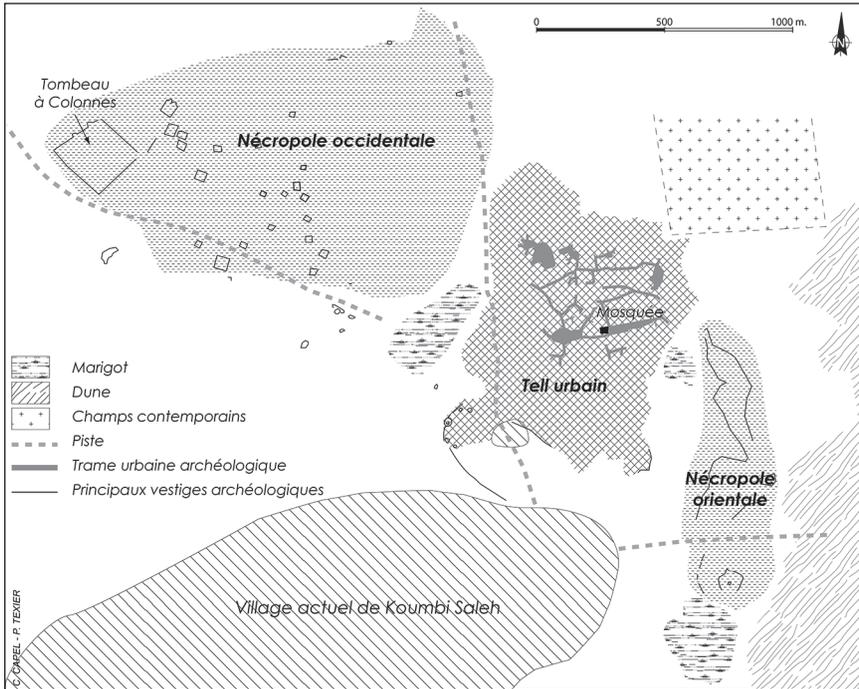


Figure 1 : Plan du site archéologique de Koumbi Saleh, basé sur les prospections réalisées en janvier 2007

© Dessin de C. Capel, 2015; d'après le relevé de P. Texier de 2007

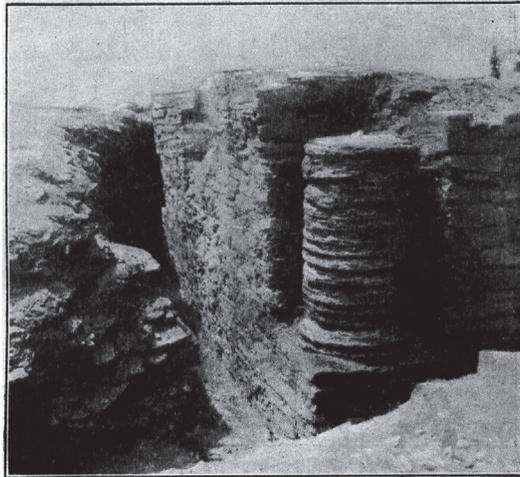


Figure 2 : Le mausolée central du Tombeau à Colonnes photographié en 1914 : il s'agit de l'unique image connue des vestiges des colonnes d'angle, depuis lors détruites

© d'après Bonnel de Mézières, 1923 : 249



Figure 3 : Vues du mausolée central photographié en 1951 (à gauche) et en 2007 (à droite), montrant le degré de dégradation de l'édifice

© Clichés : R. Mauny, (archives) 1923 et P. Texier, (Mission Koumbi Saleh), 2007

Au cours du siècle de missions qui suit, le « Grand Tombeau » de Bonnel de Mézières n'est pas perdu de vue par les archéologues. Il est rebaptisé, dès 1949, « Tombeau à Colonnes » – appellation qu'il conserve aujourd'hui – par Raymond Mauny qui s'attache, lors de ses deux passages sur le site, à reprendre le dossier scientifique de ce monument en déblayant les sondages de 1914 pour renseigner ce qui avait pu y être préservé. Malgré la dégradation de certains éléments observés à l'époque de Bonnel de Mézières, R. Mauny produit deux croquis accompagnés d'une description qui permettent de percevoir assez complètement les aménagements du caveau mais aussi son environnement immédiat, où il ouvre deux sondages complémentaires (Thomassey, Mauny, 1951 : 440-443 ; Mauny, 1961 : 477). Lors de la campagne de 1972, Bernard Saison et Claude Richir reprennent une enquête sur le Tombeau mais ne s'intéressent pas tant à ce mausolée – qui est désormais arasé – qu'aux structures qui l'entourent et dressent enfin un plan précis de l'ensemble du complexe funéraire dont le caveau central ne constitue en réalité qu'un élément. Entre la quatrième et la cinquième enceinte – sur un total de six<sup>5</sup> – entourant le mausolée, un sondage archéologique confirme en sus l'existence de centaines de tombes aménagées sur l'emprise du complexe (Saison, Richir, Polet, 2005). D'un point de vue purement descriptif, cette étude reste à ce jour difficile à dépasser sans la reprise de nouvelles fouilles. La courte mission de 2007 a toutefois précisé la perception du Tombeau à Colonnes : Esther Gatto, archéo-anthropologue, procède en prospection à une évaluation générale de l'ensemble de la nécropole entourant le monument ce qui permet désormais de mieux l'insérer dans le paysage des pratiques sépulcrales locales. La fouille d'une nouvelle sépulture au sein du complexe funéraire est en

---

5 Les enceintes sont numérotées de 1 à 6 depuis l'extérieur du complexe (l'enceinte la plus vaste) vers le cœur du site (l'enceinte la plus petite et aux abords immédiats du caveau central).

autre initiée<sup>6</sup>, ce qui, avec l'expérience de cette spécialiste du monde funéraire, a mené à la collecte d'informations de détail sur les modes d'inhumation (Polet, 2007 : 35-39 ; 51-59).

Enfin, c'est dans le milieu feutré des musées parisiens que la connaissance du Tombeau à Colonne a connu une dernière avancée dans les années 2010. Dans son article de 1923, Albert Bonnel de Mézières précise qu'il a procédé à quelques prélèvements lors de ses fouilles et notamment à celui des crânes des occupants du caveau central du Grand Tombeau (Bonnel, 1923 : 264). Au début des années 1950, Raymond Mauny entreprend quelques recherches pour tenter de localiser ce dépôt de fouilles : même s'il échoue à la tâche, il apprend qu'à la suite de la mission Bonnel de Mézières, une collection a effectivement été rapatriée en France par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui en reste la dépositaire jusqu'en 1917, date à laquelle elle cède ce lot au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. C'est ici que R. Mauny perd la trace du dépôt : ses recherches au Muséum s'avérant vaines, il déclare la collection perdue (Mauny, 1951b : 441). La situation n'évolue guère jusqu'en 2008 où la consultation des inventaires du Musée de l'Homme (Paris) révèle que l'institution, partie prenante du Muséum, possède bien sept lots ostéologiques correspondant à un reliquat de collection constituée par A. Bonnel de Mézières : Raymond Mauny n'avait en son temps pu identifier cet ensemble puisqu'il n'avait été inventorié qu'en 1953 (Capel *et al.*, 2015 : 69-70). L'étude de cette collection, dont une partie a été formellement identifiée comme provenant du Tombeau à Colonne, a conduit à l'obtention de la première datation radiocarbone jamais réalisée sur cette structure, contextualisant enfin autour des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>s siècles ses principales inhumations, jusqu'alors imprécisément associées à l'époque médiévale (Capel *et al.*, 2015).

## **Le Tombeau à Colonne : l'impensé du cimetière musulman**

Le Tombeau à Colonne se présentait (fig. 4) sous la forme d'un mausolée central de plan carré (5 m de côté), maçonné sur *a minima* 2 m de haut en dalles de schiste et dont les angles extérieurs, alignés sur les points cardinaux, étaient évidés en quatre niches réservées à une colonne (également maçonnée) auxquelles l'édifice doit son nom (Bonnel de Mézières, 1923 : 252 ; Mauny, 1951b : 440). Le mode de couverture reste quant à lui inconnu. Le caveau funéraire placé en pleine terre était accessible par une baie et une volée de trois marches en briques cuites situées sur le côté sud-ouest du petit bâtiment. Trois coffres (ou cistes) en dalles monolithiques de schiste (environ 2,5 x 0,5 m), placés les uns à côté des autres, contenaient chacun les restes (en déconnexion anatomique) d'un individu, tête placée au sud-ouest,

---

<sup>6</sup> Pour des raisons diplomatiques, la fouille s'est limitée au dégagement et à l'étude des aménagements superficiels de la fosse funéraire, sans procéder à l'étude du dépôt humain.

dépourvus de mobilier<sup>7</sup> et que Bonnel de Mézières a considéré comme profanés<sup>8</sup> (Bonnel de Mézières, 1923 : 252-253). R. Mauny, en son temps, complète cette description en révélant l'existence de reprises de maçonnerie dans ce mausolée qui possédait à l'origine quatre baies d'accès ouvrant chacune sur une façade de l'édifice. Si deux d'entre elles ont été pleinement bouchées, la troisième, celle faisant face à l'entrée finalement préservée, n'a été occultée que sur la moitié de sa profondeur, la convertissant ainsi en une niche s'apparentant à un mihrab, même si l'orientation au nord-est pose question (Thomassey, Mauny, 1951 : 441). Albert Bonnel de Mézières précise qu'une fenêtre avait été ménagée dans la partie haute du bouchage ce qui contrarie l'interprétation comme mihrab (Bonnel de Mézières, 1923 : 252). Un dispositif de six enceintes concentriques (fig. 5), de forme grossièrement carrée, elles aussi maçonnées en blocs de schiste, enclot une surface de près de 5 hectares autour de ce mausolée central. La plus grande de ces enceintes, qui forme l'enclos extérieur de 220 x 250 m de côté, est percée d'*a minima* cinq accès et se place à une distance de la seconde d'environ 65 m, ménageant ainsi une large zone tampon, à première vue dépourvue d'aménagements, entre le monde extérieur et le site funéraire à proprement parler (Saison, Richir, Polet, 2005 : 52). Les cinq autres enceintes, davantage rapprochées les unes des autres (à 7 m de distance en moyenne), sont percées par une série d'accès généralement placés en enfilade dans l'axe des baies de la chambre funéraire centrale et protègent un espace d'inhumation où ont été recensées, en surface, près de 200 tombes. Leur nombre réel pourrait toutefois être bien plus important. Majoritairement regroupées dans la moitié orientale du complexe et au plus près du caveau central, les tombes sont signalées en surface par des dalles de schiste fichées en terre et sont généralement disposées parallèlement aux murs d'enceinte d'orientation sud-ouest nord-est (Saison, Richir, Polet, 2005 : 53-55 ; Polet 2007 : 39). Au-devant de la première enceinte, soit à l'extérieur du

---

7 À l'exception, dans l'une de ces cistes, de « grands clous à tête plate » et de « bracelets de fer » selon toute vraisemblance pris dans des éléments de déblais introduits dans la sépulture suite à l'endommagement de la dalle de couverture. La perturbation ancienne de cette sépulture interdit d'être certain de la provenance stratigraphique de ces « bracelets » qui pourraient n'être que des apports extérieurs tardifs – d'autant plus que les deux autres tombes voisines, intactes, sont quant à elles bien dépourvues de mobilier. Il convient donc plus prudemment, faute de description, de qualifier ces objets métalliques de simples anneaux. La fonction de ces anneaux reste conjecturale (parure ? harnachement ? outillage ?) mais leur introduction dans la tombe éventrée pourrait indiquer qu'ils relèvent d'un geste de dépôt funéraire postérieur à l'inhumation. La présence de clous de dimensions importantes en association avec ces anneaux laisse également supposer la possibilité d'une migration d'éléments pouvant appartenir à la structure de couverture du mausolée (charpente, coffrage de voûte) effondrée sur les tombes : cette dernière hypothèse ouvre donc aussi la voie à une interprétation de nature architecturale.

8 La lecture du compte-rendu d'A. Bonnel de Mézières suggère au contraire que les sépultures étaient intactes : la déconnexion anatomique (le « désordre » selon les mots du découvreur) dans laquelle ont été retrouvés les dépôts humains est probablement attribuable à un contexte d'inhumation en milieu non colmaté (le vide de la ciste) ; l'« odeur aromatique » qui se dégage des cistes au moment de l'ouverture plaide également pour une décomposition en milieu clos, non perturbé ; enfin l'absence de mobilier dans deux des trois sépultures, qui selon Bonnel de Mézières est une preuve de pillage, est généralement typique des inhumations de rite musulman.

complexe, de même que dans le cinquième et le sixième enclos (non reportées sur le plan), soit au plus près du tombeau central, plusieurs structures maçonnées ont en outre été repérées mais leur nature reste, faute de fouilles, inconnue. Albert Bonnel de Mézières avance – mais sans les décrire – qu’il s’agit de « koubas » et de tours (Bonnel de Mézières, 1923 : 250, 252) et Raymond Mauny pense identifier dans l’une d’elles une loge de gardien (Mauny, 1961 : 478) tandis que Bernard Saison et Claude Richir se montrent plus prudents en n’avançant aucune interprétation et en se contentant de les qualifier de « constructions adjacentes » (Saison, Richir, Polet, 2005 : 54). Les trois sépultures individuelles partiellement fouillées en 1951<sup>9</sup>, 1972 et 2007<sup>10</sup> présentent des caractéristiques comparables (fig. 6 et 7) : le défunt est disposé sur le côté droit, au fond d’une large fosse qui présente un surcreusement latéral (une sur-fosse) aux dimensions plus étroites et dans lequel est calé le corps ; percée dans un sédiment meuble, la fosse et sa sur-fosse sont étayées par des parois en dalles de schiste placées de champ, formant ainsi une sorte de ciste tout autour du défunt ; la sur-fosse étroite abritant le dépôt est protégée par une couverture en dalles et est laissée non colmatée ; après remblaiement de la seule partie supérieure de la fosse, celle-ci est signalée en surface par un aménagement de petites dalles fichées en terre formant les bordures d’un rectangle de 2,5 x 0,5 m de côté en moyenne, comblé par un empierrement de surface, complété par une stèle isolée placée côté tête (Mauny 1951a : 66-67 ; Saison, Richir, Polet, 2005 : 53-55 ; Polet, 2007 : 51-58). Aucun élément de mobilier n’a été découvert dans ces sépultures. Topographiquement enfin, l’ensemble funéraire du Tombeau à Colonnes est aménagé sur un reg dominant légèrement la dépression où se dresse, environ 2 km plus à l’est, le tell urbain de Koumbi Saleh. Il se développe en limite occidentale d’une vaste nécropole qui s’étend elle-même sur une superficie d’environ 170 hectares en direction de la ville (Saison, Richir, Polet, 2005 : 50 ; Polet 2007 : 20).

---

9 Travaux non publiés. Source : carnets de terrain personnel de Raymond Mauny appartenant aux archives inédites du chercheur, conservées et récemment mises à disposition du public à la Bibliothèque de Recherche Africaine de l’université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, intégrée depuis 2019 au Grand Equipement Documentaire du Campus Condorcet (<https://mauny.hypotheses.org> ; et <http://transcrire.huma-num.fr/collections/show/4>). Les deux missions réalisées à Koumbi Saleh en février 1949 et en décembre 1951 sont respectivement traitées dans les cahiers : *Mission dans l’Aouker et le Hodh – Volume II* et *Mission Mauritanie (Koumbi Saleh) – 1<sup>er</sup> cahier : Soudan (Mali), Mauritanie*.

10 Travaux non publiés. Source : rapport de mission Koumbi 2007.



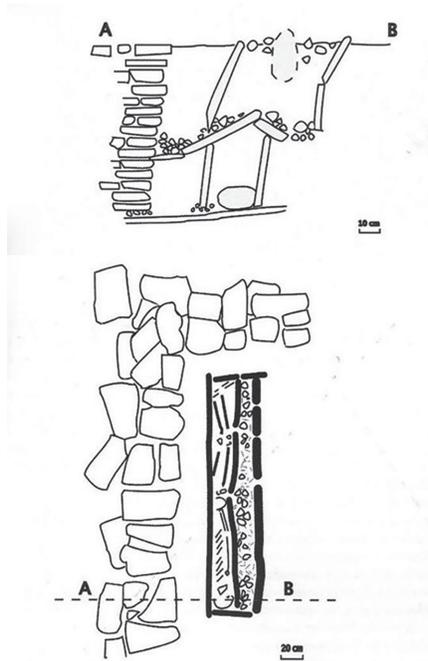


Figure 6 : Schéma structurel de la sépulture fouillée en 1972, montrant le système de sur-fosse et les aménagements de surface  
© B. Saison et C. Richir, 1972, publié dans Saison, Richir, Polet, 2005, p. 57



Figure 7 : Signalement de surface d'une sépulture individuelle du Tombeau à Colonnes après son nettoyage superficiel en 2007. La stèle isolée placée à la tête est visible au premier plan, côté sud-ouest  
© Cliché : E. Gatto, 2007 (Mission Koumbi Saleh)

De manière très surprenante, les générations de chercheurs s'étant succédées au chevet du Tombeau à Colonnes n'ont pas interprété ce monument comme de rite islamique, et ont même expressément repoussé cette hypothèse (Bonnel de Mézières, 1923 : 241 ; Saison, Richir, Polet, 2005 : 59-60 ; Polet, 2007 : 58). Seul Raymond Mauny avait déjà abouti à cette conclusion, sans toutefois ni la développer ni même en détailler les arguments (Thomassey, Mauny, 1951 : 443), ce qui a certainement participé à maintenir cette avancée dans l'ombre. Pourtant, plusieurs indices tendent indubitablement à faire de ce complexe funéraire un espace façonné par les préceptes musulmans. Tout d'abord, si ce sont les points cardinaux qui président à l'orientation de l'ensemble du complexe funéraire, la disposition des sépultures qui en résulte, placées majoritairement<sup>11</sup> sur un axe sud-ouest nord-est (avec tête à l'ouest pour un dépôt sur le côté droit) respecte parfaitement les orientations à la *qibla* pratiquées dans l'islam maghrébin (Bonine, 1990 : 52 ; Bagnera, Pezzini, 2004 : 271-282). Ensuite, les fosses des sépultures individuelles documentées par la fouille, signalées en surface par une stèle placée à la tête et présentant un surcreusement réservé au dépôt, protégé par une couverture propre, correspondent pleinement à la coutume islamique du *lahd* ou du *šaqq* dont l'archéologie a prouvé qu'il ne s'agissait pas uniquement d'une recommandation théorique (Ragib, 1992 : 393-395) mais bien d'une pratique funéraire courante dans tout le monde islamique (Bagnera, Pezzini, 2004 : 282-297). En outre, l'absence de mobilier archéologique n'est pas, comme le pensait Albert Bonnel de Mézières, le signe de la violation ancienne des tombes, mais le reflet de la pratique musulmane qui inhume ses défunts dans la plus grande sobriété. Enfin, l'existence d'une vaste zone de transition entre le monde extérieur et les zones d'inhumation – matérialisée par la bande de terrain laissée libre entre l'enceinte extérieure et le premier enclos limitant le cimetière – se prête particulièrement aux rites de visites pieuses (*ziyāra*) auprès des tombes saintes, et notamment à celui de la circumambulation (*ṭawāf*), dont les attestations historiques au Maghreb, sans être très nombreuses, remontent à l'époque médiévale (Fenton, 1996 : 179-180). Le fait qu'environ un quart des tombes identifiées soient mal orientées (c'est-à-dire placées sur un axe nord-ouest sud-est) tout en ménageant dans le même temps une structure d'inhumation conforme au *lahd/šaqq* (cas de la tombe fouillée en 1972) est très probablement justifié par leur emplacement immédiatement au pied des murs d'enclos dont le tracé crée une contrainte spatiale : cette disposition révèle une forte densité d'occupation de la zone qui a sans doute nécessité de reléguer les tombes les plus tardives dans les interstices encore disponibles, c'est-à-dire le long des structures maçonnées. Plus que de complexe funéraire, l'ensemble appelé « Tombeau à Colonnes » peut donc être qualifié à lui seul de cimetière musulman.

Mais le symbole peut-être le plus visible de cette affiliation culturelle et religieuse avec le monde islamique demeure la morphologie de la chambre funéraire centrale :

---

11 124 des 167 tombes formellement identifiées en surface (grâce aux observations respectives de Bernard Saison et Claude Richir puis Esther Gatto), soit environ 75 % d'entre elles, sont orientées sud-ouest nord-est. La quasi-totalité des autres sépultures (soit moins de 25 % du total) sont disposées le long des murs orientés nord-ouest sud-est.



il est très probable en effet que le Tombeau à Colonnes soit en réalité une *qubba*. Il en présente en effet – à l’exception de la couverture qui restera indéterminée – toutes les caractéristiques : un plan carré, quatre ouvertures symétriques placées sur chacun des murs, une orientation sur les points cardinaux et une fonction funéraire. La *qubba* sur plan carré et à quatre entrées semble s’affirmer comme monument emblématique de nombreux tombeaux musulmans dès le courant du IX<sup>e</sup> siècle en Asie Centrale (Michailidis, 2007 : 224-234), où sa forme pourrait fortement s’inspirer de la morphologie des temples du feu zoroastriens iraniens (Huff, O’Kane, 1990). Les exemples se multiplient ensuite entre Iran et Asie Centrale jusque dans le courant du XI<sup>e</sup> siècle, date à laquelle le système à quatre baies tend à disparaître au profit d’un plan réduit à une seule entrée, souvent placée en miroir d’un *mihrab* (Grabar, 1966 : 40). Autour de la Méditerranée, ce n’est précisément pas avant ce XI<sup>e</sup> siècle que des *qubba*-s funéraires de ce type sont attestées avec deux foyers d’émergence identifiés, d’abord en Egypte fatimide – avec les *qubba*-s (appelées *Saba’ Banât*) du Caire datées du milieu du siècle (Creswell, 1978 : 107-113) – puis dans l’Ifriqiya d’époque ziride – avec la *qubba* Sidi Bû Khriissan de Tunis datée de la toute fin du siècle (Zbiss, 1959 : 30). Durant le siècle suivant apparaissent enfin les premières *qubba*-s du Maghreb Extrême : mais les deux plus anciens exemples archéologiquement documentés à ce jour, datables du début du XII<sup>e</sup> siècle, s’ils respectent la morphologie des *qubba* de plan carré à quatre baies, n’héritent pas de leur fonction puisqu’il s’agit non pas de monuments funéraires mais de fontaines à ablutions associées aux grandes mosquées almoravides de Marrakech (Meunié, Terrasse, 1952) et d’Aghmat<sup>12</sup>. C’est à cette chronologie et à cette catégorie de bâtiment qu’appartient également la *qubba* de Palerme, datée de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, installée comme pavillon d’ornement dans le jardin palatial normand du Genoardo (Caronia, Notto, 1988). Si le peu d’exemples anciens à ce jour documentés et datés interdit pour le moment de confirmer cette impression générale, il semblerait pourtant que le modèle de la *qubba* funéraire de plan carré et à quatre baies ait été introduit sur le continent africain par une diffusion d’est en ouest suivant celle de l’islamisation du continent. Le moment d’introduction au Sahara de cette forme architecturale reste toutefois à ce jour beaucoup plus difficile à caractériser. L’existence de *qubba*-s funéraires en Nubie, à Assouan, dès le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, présentant pour certaines quatre baies, pour d’autres seulement une et un *mihrab* (Björnesjö, Speiser, 2014) confirme que la vallée du Nil constitue un axe de pénétration de l’islam et de sa culture matérielle à l’est du Grand Désert. Il reste toutefois délicat, faute d’enquête archéologique approfondie, de dater les exemples de *qubba*-s comparables recensées plus au sud encore, au Soudan : ces dernières pourraient ne pas être antérieures à l’époque moderne et s’être développées en lien avec l’essor des confréries soufies en terres sahariennes (Elzein, 2010 : 94). De même, les *qubba*-s présentes au Sahara central (Cauvet, 1923 : 323 ; Mercier, 1928 :

12 Travaux inédits de la Mission Archéologique d’Aghmat (direction R. Messier, A. Fili, C. Capel).

418), dont la morphologie est d'ailleurs généralement distincte de celle du Tombeau à Colonnes (massifs pyramidaux ou tronconiques, entrées et sépultures uniques, cénotaphes de surface) pourraient n'être que d'introduction relativement récente en lien avec ces mêmes phénomènes confrériques. Ainsi, quoique tous ces exemples sahariens partagent avec le Tombeau à Colonnes un référentiel symbolique commun, les temporalités en présence et les choix techniques et esthétiques développés relèvent d'univers culturels distincts et donc de dynamiques historiques différentes.

### **Un marqueur culturel isolé de son contexte culturel : passerelles symboliques et artistiques à travers le Sahara almoravide**

En d'autres termes, la morphologie du mausolée central du Tombeau à Colonnes, en se rapprochant notablement de celle des *qubba*-s orientales des premiers siècles, met en évidence un archaïsme stylistique qui, dans l'état actuel des connaissances, fait de ce monument un isolat, tant sur le plan géographique que sur le plan chronologique. Erigé, à en croire la datation des sépultures qu'il renferme, entre la seconde moitié du XI<sup>e</sup> et la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle (Capel *et al.*, 2015 :), il illustre un style architectural très employé en Orient depuis plusieurs générations mais où il est précisément à cette époque en passe d'être abandonné tandis qu'il se diffuse au Maghreb. Cette connexion apparente avec l'Asie Centrale est en outre renforcée par l'élément ornemental des colonnes d'angle engagées, placées à l'extérieur du Tombeau qui lui confèrent un aspect très original puisqu'aucun parallèle n'est connu au Maghreb, ni même en Egypte à la même époque, alors que ce dispositif a été très employé en Asie Centrale entre le X<sup>e</sup> siècle et le XI<sup>e</sup> siècle : le Tombeau dit des Samanides de Boukhara (en Ouzbékistan), dont la date de construction est placée aux environs du milieu du X<sup>e</sup> siècle, constitue à ce jour le parallèle le plus proche, le mieux préservé et le plus célèbre de cette série de *qubba*-s à colonnes d'angles orientales (fig. 8). Toutes les similitudes, qu'il s'agisse des dimensions (8 m de côté), du plan centré à quatre baies d'accès – par la suite occultées et réduites à une seule –, de l'alignement sur les points cardinaux, du caveau formé de trois sépultures orientées à la *qibla*, de la place au cœur d'un cimetière musulman très densément occupé et surtout des quatre colonnes d'angle, prennent le pas sur les dissemblances, qui relèvent principalement du matériau de construction choisi (des briques cuites) et de l'ornementation des façades (assemblages de briques sculptées), deux caractéristiques fortement ancrées dans les usages régionaux (Rempel, 1936 ; Michailidis, 2007 : 40-50). D'autres exemples de *qubba*-s à quatre colonnes engagées, situées dans la même région et quasi contemporaines de celle de Boukhara (mausolée Arab Ata de Tim, Ouzbékistan, fin X<sup>e</sup> siècle ; mausolée Alamberdar de Kerki, Turkménistan, début XI<sup>e</sup> siècle ; mausolée de Nasr ibn 'Alī à Uzgend, Kirghizstan, début XI<sup>e</sup> siècle ; mausolée Mir Sayyid Bahram à Kermana, Ouzbékistan, milieu XI<sup>e</sup> siècle ; mausolée Iskhak Ata à Fudina, au Kazakhstan, fin



XI<sup>e</sup> siècle ; mausolée de 'Aïcha Bibi à Taraz, Kazakhstan, XIII<sup>e</sup> siècle) confirment cette nette parenté avec ce foyer asiatique (Michailidis, 2007 ; 50-53 ; 75-77 ; 77-82 ; 90-92 ; 95-97).



Figure 8 : Le « Mausolée des Samanides » à Bukhara, Ouzbékistan  
© Wikimedia, Commons, CC 0, 2012

Toutefois, le gouffre tant spatial que temporel qui sépare le Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh du Tombeau des Samanides de Boukhara invite à considérer avec la plus grande prudence un éventuel rapprochement de ces deux monuments. L'influence directe des *qubba*-s maghrébines, dont l'apparition est strictement contemporaine de celle de Koumbi, demeurerait ainsi la piste à privilégier même si le modèle à colonnes engagées n'y est pour le moment pas connu, sans doute en raison du biais de la sous-représentativité des connaissances archéologiques dans la région. La découverte récente (2014-2016) de la *qubba* d'Aghmat, présentant la même orientation, le même dispositif à quatre baies, les mêmes dimensions et la même datation que celle de Koumbi Saleh (dont elle n'est distante que de 1500 km), souligne que l'apparition de nouveaux jalons architecturaux permettra certainement à l'avenir de sortir le Tombeau à Colonnes de l'isolement. En outre, l'existence, en Ifriqiya, de quelques monuments dont les angles en façades ont été réservés pour y placer des colonnes engagées [à l'image du massif-porche surmonté d'une

coupoles – et en cela morphologiquement proche d'une *qubba* – Lalla Rihana de la grande mosquée de Kairouan daté de 1293-1294 (Marçais, 1955 : 295)] montre que cette disposition architecturale y était connue durant l'époque médiévale et pourrait avoir été employée sur des *qubba*-s funéraires. Enfin, l'adoption des *qubba*-s au sud du Sahara pourrait s'ancrer dans un référentiel régional qui demeure à ce jour mal étudié mais qui présente quelques caractéristiques partagées avec ces mausolées islamiques : les monuments funéraires sahariens turriciformes surnommés « chouchet », recensés du sud mauritanien au Fezzan, constituent en effet peut-être une piste expliquant l'appropriation du modèle nord-africain puisqu'ils partagent avec lui une fonction funéraire, une maçonnerie appareillée, un plan centré, une chambre funéraire non colmatée et un couvrement pérenne (Camps, 1994). Quelques rares monuments de ce type présentent en outre un soubassement quadrangulaire, dont les angles sont souvent alignés sur les points cardinaux, accueillant en leur sommet la « tour » à proprement parler, ce qui n'est pas sans rappeler le dispositif de la coupole sur plan carré des *qubba*-s (Milburn, 1974 : 108-109). Ces structures supposées relativement récentes (époque antique voire médiévale) demeurent malheureusement très mal datées et leur étude généralisée manque encore pour pouvoir leur affecter un rôle réel dans le processus de diffusion et d'adoption de la *qubba* au sud du Sahara.

La piste d'une importation depuis le Maghreb paraît quoiqu'il en soit probable en raison du contexte historique du XI<sup>e</sup> siècle : marqué par la poussée almoravide, aussi bien en direction du Maghreb que du Sahel, ce siècle passe dans la littérature historique pour avoir été le moment où une grande partie de l'ouest du Sahara a été, sinon pleinement intégrée à, du moins fortement contrôlée par l'Empire établi à Marrakech, ce qui aurait pu participer au rayonnement lointain de la cité maghrébine et de sa culture matérielle (Semonin, 1964 ; Moraes Farias, 1967 ; Lange, 1991). En réalité, faute de données nombreuses, le destin de cette région à l'époque almoravide demeure extrêmement mal cerné et ne relève pour le moment que d'hypothèses. De fait, la question de l'intégration de Ghana à l'Empire almoravide – à laquelle il est probable que Koumbi Saleh soit associée – est débattue (Coulibaly, 1974 ; Conrad, Fischer, 1982 ; Conrad, Fischer, 1983 ; Fischer, 1992 ; Burkhalter, 1992 ; Lange, 1996 ; Masonen, Fischer, 1996). D'un point de vue archéologique toutefois, les fouilles de Koumbi Saleh ont montré que l'essor de la ville coïncidait précisément avec le courant du XI<sup>e</sup> siècle, période à laquelle les premières occupations diffuses du site laissent place à une phase de construction intensive et dense autour de la grande mosquée (Berthier, 1997 : 28). Cette dernière, fondée un à deux siècles plus tôt, est reconstruite de manière plus ambitieuse précisément également à cette époque (Berthier, 1997 : 29 ; Robert-Chaleix, Robert, Saison, 2005 : 43). Mais dans le même temps, la culture matérielle de Koumbi Saleh se distingue fortement des pratiques maghrébines et affirme un caractère original : l'habitat présente, tant dans son organisation spatiale que dans ses modes constructifs, des caractéristiques inconnues plus au nord (Berthier, 1997) ; de même, le mobilier céramique reste très perméable aux pratiques et



usages nord-africains, qu'ils s'agisse des types morphologiques ou des chaînes opératoires adoptées (Van Doosselaere, 2014) ; l'orientation même de la grande mosquée ne répond pas aux standards maghrébins puisqu'elle fait face à l'est (Robert-Chaleix, Robert, Saison, 2005 : 40-43). Ces observations mènent à penser que si le destin de Koumbi Saleh a pu être influencé par la dynamique économique et démographique impulsée par les Almoravides au Sahara – ce qui expliquerait son important essor urbain –, son environnement culturel n'a pas été particulièrement affecté, à cette époque du moins, par l'introduction et surtout l'adoption durable de nouveaux modèles venus du Nord.

Dans ce contexte, la présence isolée de la *qubba* du Tombeau à Colonnes semble renforcer le caractère exceptionnel de cette manifestation architecturale et symbolique de référentiels maghrébins au sud du Sahara. Toutefois, si l'on replace le Tombeau dans son environnement funéraire immédiat<sup>13</sup>, il apparaît que ce complexe ne dépare pas si nettement les autres aménagements en présence dans la nécropole à laquelle il appartient. En effet, ce cimetière se présente sous la forme d'une vaste étendue plane divisée en deux zones (fig. 9). Dans le tiers occidental, concentrées sur le plateau rocheux qui domine très légèrement la dépression où se dresse la ville (moitié gauche de l'image satellite, apparaissant de manière sombre), ont été érigées plusieurs dizaines de complexes funéraires de morphologie très comparable à celle du Tombeau à Colonnes (localisé quant à lui en limite gauche (ouest) de l'image satellite) puisqu'ils se présentent sous la forme d'enclos concentriques de forme grossièrement carrée, d'orientation semblable, enfermant plusieurs dizaines de sépultures individuelles signalées en surface par des stèles et en leur centre un monument simple abritant un ou plusieurs coffres funéraires. Le Tombeau ne se distingue donc de ces aménagements que par la morphologie inédite de sa chambre funéraire principale et par les dimensions exceptionnelles de son enclos extérieur (220 x 250 m environ) – là où la moyenne des autres complexes se situe entre 10 et 20 m de côté seulement – ce qui pourrait attester du statut privilégié de ses principaux inhumés. Plus à l'est (dans la moitié droite de l'image satellite, apparaissant de manière claire car ensablée) ont été implantées des milliers de tombes dont la morphologie est beaucoup plus diversifiée puisque se côtoient dans cette zone : quelques complexes concentriques du type précédent ; des regroupements de sépultures individuelles à stèles, comparables à celles identifiées dans le Tombeau à Colonnes ; des enclos funéraires maçonnés simples, grossièrement carrés, imprécisément orientés sur les points cardinaux et enfermant plusieurs sépultures individuelles à l'image des enclos concentriques, sans toutefois, selon toute vraisemblance, présenter de caveau central monumentalisé ; des tumuli protégeant des structures funéraires maçonnées à plusieurs chambres enfermant

---

13 Les cimetières de Koumbi Saleh n'ont pas fait à ce jour l'objet d'étude approfondie ni même de prospection de surface systématique. Les propos qui suivent reposent donc uniquement sur les comptes-rendus d'exploration de surface (par Albert de Bonnel de Mézières, Raymond Mauny, Bernard Saison et Claude Richir, Ester Gatto) et sur les images aériennes et satellites couvrant le site.

du mobilier (céramique, alliages cuivreux, fer) et ne semblant donc pas, de prime abord, de rite musulman ; et enfin des sépultures en terre marquées en surface par des cercles de pierres dont peu de choses sont connues (Bonnell de Mézières, 1923 : 254-255 ; Thomasse, Mauny, 1951 : 443-445 ; Polet, 2007 : 39-47). Une première observation de la répartition de ces sépultures semble indiquer que le gradient d'enclos funéraires carrés augmente à proximité du secteur du Tombeau à Colonnes tandis que le nombre de tumuli est plus important à l'opposé, à proximité du tell urbain : ce panorama rapide suggère donc une sectorisation des usages funéraires au sein de ce cimetière avec des rites musulmans plutôt rassemblés dans la moitié occidentale de la nécropole et, au sein de ce secteur, un regroupement net des sépultures monumentales à enclos formant un tout homogène en bordure de cimetière. Il est également à noter que l'ensemble des dispositifs funéraires présents dans ce cimetière trouve des parallèles régionaux contemporains, qu'il s'agisse de cimetières protégés par des enclos quadrangulaires (Robert, 1970 : 474-479 ; Nixon, 2017 : 34-37), de sépultures individuelles à stèles (Robert, 1970, 474-479), de tumuli à chambres (Desplagnes, 1951) ou encore de caveaux maçonnés en élévations (Flight, 1981 : 92-96).

Dans ces conditions, le complexe du Tombeau à Colonnes, loin d'être un isolat total, semble en réalité pleinement intégrer le paysage matériel (et donc rituel) local – celui des complexes funéraires à enclos simples ou concentriques au milieu desquels il se dresse – tout en faisant preuve d'invention, tant esthétique que symbolique, en intégrant un monument inusité comme la *qubba*. Cette trame historique se trouve par ailleurs consolidée par la datation obtenue sur les restes osseux de l'un des occupants du caveau central d'un enclos funéraire à enceintes concentriques situé à proximité du Tombeau à Colonnes<sup>14</sup> qui indique une période de mise en place de ce complexe voisin autour des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup> : cette chronologie confirme que le Tombeau n'est pas le plus ancien des sites funéraires de la nécropole mais qu'il s'insère dans un tissu d'occupation déjà dense. En d'autres termes, le Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh présente, en raison de la combinaison inédite de ses différents éléments constitutifs, les caractéristiques paradoxales d'être à la fois très commun pour son époque et marqué par le sceau de l'originalité. Il s'agit en conséquence d'un exemple flagrant d'appropriation et de réinterprétation d'un élément artistique et culturel nouveau véhiculé, à travers le Sahara par les contacts renforcés de l'époque almoravide.

---

14 Fragments de crâne et mandibule conservés dans la collection du Musée de l'Homme (sous le numéro d'inventaire 22927) et prélevés par Albert de Bonnell de Mézières lors de ses dégagements de 1914 (Fouille n°18 ; Bonnell de Mézières, 1923 : 254).

15 Datation radiocarbone obtenue sur la bioapatite de l'émail dentaire de l'une des prémolaires de l'individu : 1230 +/- 30 BP soit une date calibrée à 2 $\sigma$  comprise entre 689 et 882 AD.



## **Circulations et appropriations culturelles au Sahara médiéval : un jalon dans la compréhension des processus d’islamisation à l’époque almoravide**

La reprise d’étude du Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh apporte des éléments de compréhension inédits à la contextualisation, jusqu’alors imprécise, de cet important jalon funéraire de la frange sud du Sahara médiéval. L’examen de sa morphologie, de son organisation spatiale et de son insertion dans le paysage funéraire immédiat mais aussi sa mise en perspective chronologique et architecturale à plus large échelle permettent d’affirmer assez sûrement qu’il constitue un monument de rite musulman fortement influencé par des idées, des référents visuels et des techniques en provenance du Maghreb, tout en s’insérant solidement dans un environnement culturel et rituel local qu’il ne renie pas. Même si la périodisation complète de ce complexe aux aménagements nombreux et multiples n’est pas encore connue (la *qubba* centrale est-elle contemporaine ou non des enclos concentriques qui l’entourent ? les sépultures du caveau principal – les seules à ce jour formellement datées – sont-elles ou non contemporaines de la *qubba* qui les abrite ? quelle est la durée d’utilisation de ce cimetière à part entière, peuplé de milliers de sépultures individuelles ?), il apparaît que le Tombeau à Colonnes illustre un phénomène d’appropriation architecturale et symbolique nette avec l’introduction au sud du Sahara de la *qubba*, fossile directeur incontesté de la culture islamique médiévale et moderne. L’apparition de ce monument si particulier à Koumbi Saleh dans le courant du XI<sup>e</sup> siècle incarne donc un geste politique fort, celui d’un attachement revendiqué au *Dâr al-Islâm*, quelles qu’en soient les motivations (politiques, sociales, religieuses). Toutefois, la postérité de cette innovation est loin d’être avérée : car la *qubba* du Tombeau à Colonnes ne semble pas avoir donné naissance à d’autres monuments de même type et elle pourrait être restée un marqueur du paysage isolé, à la portée sociale, culturelle et artistique somme toute relative.

Ce destin singulier du Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh laisse entendre que pour comprendre le processus de transfert ici à l’œuvre, il convient probablement de penser en termes de dynamique individuelle et non en termes de dynamique collective : car, au regard de son absence de postérité, le choix de construire une *qubba* en plein cœur du cimetière musulman de Koumbi Saleh pourrait être la conséquence de l’initiative isolée d’un individu – ou d’un groupe d’individus – et non pas le reflet d’une adoption profonde (et donc durable) de ce modèle architectural et symbolique par l’ensemble d’une population. Il est difficile de pousser plus loin l’interprétation car de nombreuses pistes d’extrapolation sont possibles : celle de la volonté d’une élite locale soucieuse de se distinguer socialement ou culturellement du reste de la population ; celle d’une puissance politique extérieure imposant son contrôle du groupe par un marqueur territorial fort ; ou encore celle de l’émergence d’un courant de pensée qui s’incarne de manière prosélyte dans le paysage. Ces propositions non exhaustives permettraient d’envisager plusieurs scénarios : la *qubba* émane-t-elle d’une personnalité locale dont le destin individuel

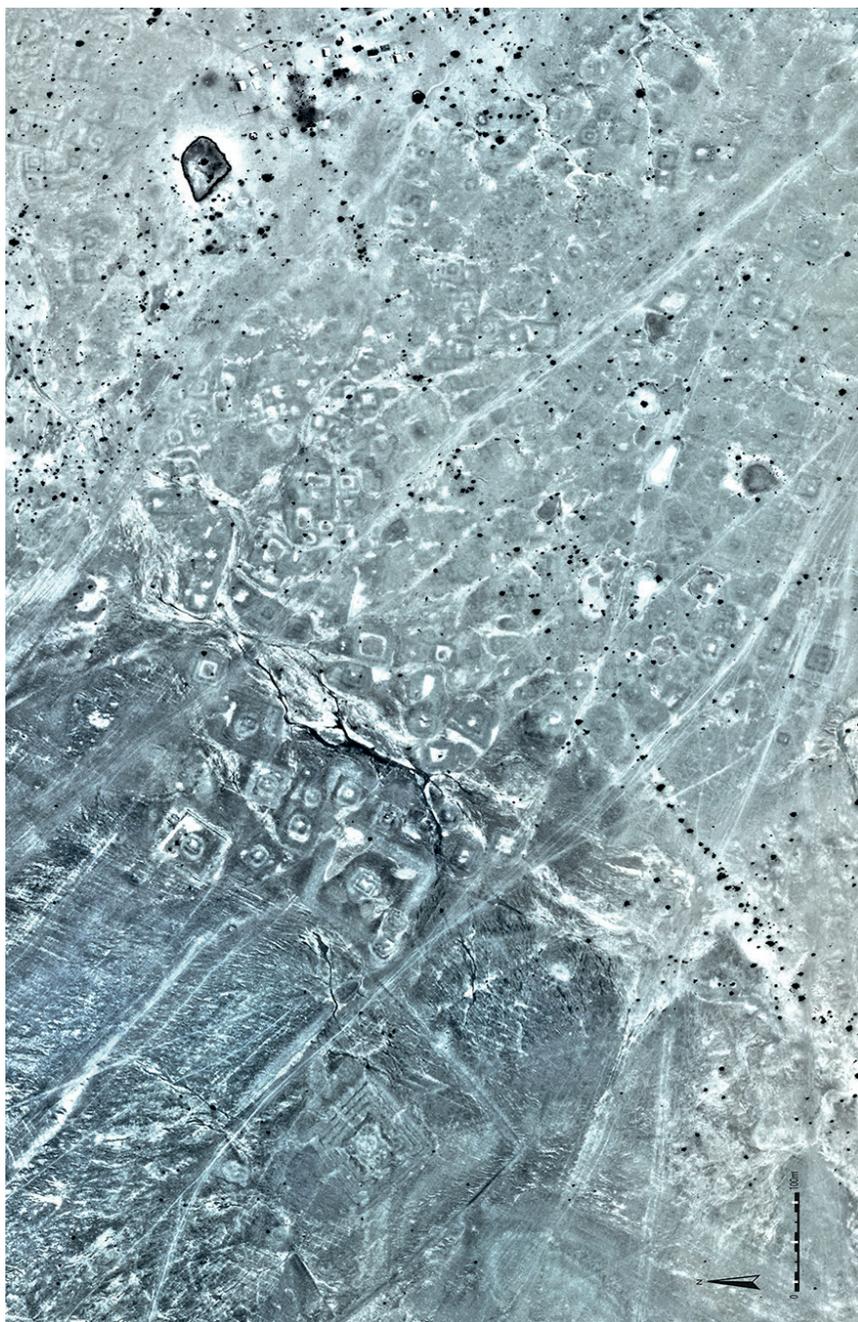


Figure 9 : Vue satellite d'une partie de la nécropole ouest de Koumbi Saleh montrant la densité des structures funéraires  
© C. Capel (traitement de l'image) d'après Google Earth, 2017



est célébré ? d'un chef politique attaché à placer son action dans la perspective des pouvoirs méditerranéens<sup>16</sup> ? d'un étranger fortuné ou puissant ayant respecté au Sahel les usages funéraires de son pays d'origine ? de l'Etat almoravide imposant depuis Marrakech les honneurs à l'un des siens ? d'une confrérie mystique cherchant à consolider son rayonnement spirituel et politique ? ou encore du malikisme en plein essor tentant de supplanter les rites kharéjites bien ancrés ? Mais quelle qu'en soit l'origine, ce phénomène de transfert et d'emprunt (avorté ?) incarné par le Tombeau à Colonnes illustre non pas tant l'existence de circulations et d'échanges d'objets, d'hommes et d'idées au Sahara médiéval – un thème récurrent, pour ne pas dire éculé, des études sahariennes – qu'une lutte d'influence dans l'imposition de nouveaux référents intellectuels ; que le processus d'ancrage d'idées nouvelles dans un espace leur étant encore étranger ; que les hésitations, les avancées, les replis et les adaptations locales dans la construction symbolique des sociétés. Par sa présence physique de monument, le Tombeau à Colonnes incarne une autre dimension des contacts transsahariens que celle révélée par la circulation des objets : au-delà du simple échange de marchandises, relevant de phénomènes simples de production et de distribution sans impact nécessaire sur les sociétés – les porcelaines Qing transportées à la cour de Louis XV par l'intermédiaire des marchands safavides n'ont jamais imposé ni la pratique du taoïsme ni l'usage du persan en Europe –, il donne à voir finement un mécanisme plus profond, celui des processus non linéaires d'islamisation (ou de réislamisation) en œuvre aux frontières du Sahara et du Sahel entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. Là où, de coutume, seules les analyses textuelles y réussissent, l'étude du Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh parvient à atteindre le domaine de la pensée complexe, individuelle et collective, comme rarement l'archéologie – de surcroît en l'absence d'épigraphie – est en mesure de le faire.

## Références bibliographiques

### Sources

- AL-BAKRÎ, W. Mac Guckin de Slane (éd.), 1911, *Kitâb al-masâlik wa-'l-mamâlik*, A. Jourdan, Alger.
- BOURGUIGNON D'ANVILLE Jean-Baptiste, 1749, *L'Afrique*, carte, BnF.
- MAUNY Raymond, 1951a, *Mission Mauritanie (Koumbi Saleh) – 1<sup>er</sup> cahier : Soudan (Mali), Mauritanie*, carnet de terrain, fonds Raymond Mauny, Grand équipement documentaire, campus Condorcet, Aubervilliers, France.
- POLET Jean (dir.), 2007, *Mission Koumbi Saleh (Mauritanie) – Campagne 2007*, rapport de mission, ministère des Affaires étrangères.

---

16 Si Koumbi Saleh peut être associée à Ghana, il convient ici de mentionner l'information rapportée par al-Bakrî selon laquelle, précisément dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, deux rois successifs de Ghana – le père, Basî mort en 455/1062 et le neveu, Tankâminîn (un patronyme berbère) – s'étaient appropriés l'environnement intellectuel musulman (Al-Bakrî, *Masâlik* : 164-165). La description que fait al-Bakrî des rites funéraires réservés aux souverains de Ghana ne correspond toutefois en rien aux caractéristiques du Tombeau à Colonnes (Al-Bakrî, *Masâlik* : 168).

WALCKENAER Charles-Athanase, 1820, *Pour les recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, carte, BnF.

### **Études**

- AILLET Cyrille, CRESSIER Patrice, GILOTTE Sophie (dir.), 2017, *Sedrata. Histoire et archéologie d'un carrefour du Sahara médiéval à la lumière des archives inédites de Marguerite Van Berchem*, Casa de Velázquez, Madrid.
- BAGNERA Alessandra, PEZZINI Elena, 2004, « *I cimiteri di rito musulmano nella Sicilia medievale. Dati e problemi* ». *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge* 116-1, École française de Rome, Rome, p. 231-302.
- BARTH Heinrich, 1850, *Travels and Discovery*, Harper and Brothers, New York.
- BERTHIER Sophie, 1997, *Recherches archéologiques sur la capitale de l'Empire de Ghana : étude d'un secteur d'habitat à Koumbi Saleh (Campagnes II-III-IV-V (1975-1976) (1980-1981))*, BAR International Series 680, Archaeopress, Oxford.
- BJÖRNESJO Sophia, SPEISER Philipp, 2014, « The South Necropolis of the Fatimid Cemetery of Aswan », *Annales islamologiques* 48-2, Ifao, Le Caire, p. 117-134.
- BONINE Michael, 1990, « The sacred direction and city structure: a preliminary analysis of the Islamic cities of Morocco », *Muqarnas* 7, Brill, Leyde, p. 50-72.
- BONNEL DE MEZIERES Albert, 1914 « Note sur ses récentes découvertes, d'après un télégramme adressé par lui, le 23 mars 1914, à M. le gouverneur Clozel », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 58-3, Institut de France, Paris, p. 253-257.
- BONNEL DE MEZIERES Albert, 1923, « Recherche de l'Emplacement de Ghana (fouilles à Koumbi et à Settah) », *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles lettres*, XIII-1, Institut de France, Paris, p. 227-264.
- CAMPS Gabriel, 1994, « Chouchet », *Encyclopédie berbère* 13, Edisud, Aix-en-Provence, p. 1936-1939.
- CAPEL Chloé, ZAZZO Antoine, SALIEGE Jean-François, POLET Jean, 2015, « The end of a hundred-year-old archaeological riddle: first dating of the Columns Tomb of Koumbi Saleh (Mauritania) », *Radiocarbon* 57-1, University of Arizona, Tucson, p. 65-75.
- CARONIA Giuseppe, NOTO Vittorio, 1988, *La Cuba di Palermo (Arabi E Normanni Nel XII Secolo)*, Linee D'Arte Giada, Palerme.
- CAUVET Cdt, 1923, « Les Marabouts. Petits monuments funéraires et votifs du nord de l'Afrique », *Revue Africaine* 314, Office des Publications Universitaires, Alger, p. 274-329.
- CONRAD David, FISHER Humphrey, 1982, « The conquest that never was: Ghana and the Almoravids, 1076. I: The external Arabic sources », *History in Africa* 9, African Studies Association, Waltham, p. 21-59.



- CONRAD David, FISHER Humphrey, 1983, « The conquest that never was: Ghana and the Almoravids, 1076. II: The local oral sources » *History in Africa* 10, African Studies Association, Waltham, p. 53-78.
- COOLEY William, 1841, *The Negroland of the Arabs examined and explained : an Inquiry into the Early History and Geography of Central Africa*, James Holmes, Toot's Court.
- CORDIER Henri, 1914, « Nouvelles de la mission Bonnel de Mézières en Afrique », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 58-5, Institut de France, Paris, p. 476-478.
- COULIBALY M., 1974, « L'attaque de Ghana (XI<sup>e</sup> siècle) », *Afrika Zamani* 2, Association des Historiens Africains, Yaoundé, p. 55-77.
- CRESWELL Keppel Archibald Cameron, 1978, *The Muslim Architecture of Egypt*, Hacker, New York.
- DELAFOSSÉ Maurice, 1916, « La Question de Ghana et la Mission Bonnel de Mézières », *Annuaire et Mémoires du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, Gorée, p. 40-61.
- DELAFOSSÉ Maurice, 1924, « Le Gàna et le Mâli et l'emplacement de leurs capitales », *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française* 7, Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, Gorée, p. 479-542.
- DESPLAGNES Louis, 1907, « Note sur l'emplacement des ruines de Ganna ou Gannata, ancienne capitale soudanaise antérieure à l'islam », *Bulletin de la Société de Géographie de l'Afrique occidentale française* 31-4, Société de Géographie de l'Afrique occidentale française, Gorée, p. 298-301.
- DESPLAGNES Louis, 1951, « Fouilles du tumulus d'El Oualedji (Soudan) », *Bulletin de l'IFAN – série B* XIII-4, IFAN, Dakar, p. 1159-73.
- FAGE John Donnelly, 1957, « Ancient Ghana : a review of the evidence », *Transactions of the Historical Society of Ghana* 3-2, University of Ghana, Legon, p. 3-24.
- FENTON Paul, 1996, « Le symbolisme du rite de la circumambulation dans le judaïsme et dans l'islam », *Revue de l'histoire des religions* 213-2, Presses Universitaires de France, Paris, p. 161-189.
- FISCHER Humphrey, 1992, « What's in a name? The Almoravids of the 11th century in Western Sahara », *Journal of Religion in Africa* 22-4, Brill, Leyde, p. 290-317.
- FLIGHT Colin, 1981, « The Medieval Cemetery at Sane. A History of the Site from 1939 to 1950 », *2000 ans d'histoire africaine. Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny. Tome I*, Société française d'histoire d'outre-mer, Paris, p. 91-107.
- GRABAR Oleg, 1966, « The Earliest Islamic Commemorative Structures, Notes and Documents », *Ars Orientalis* 6, Freer Gallery of Art, University of Michigan, Washington, p. 7-46.

- HUFF Dietrich, O'KANE Bernard, 1990, « Chahârtâq », *Encyclopædia Iranica* IV-6, Routledge, Londres, p. 634-642.
- LANGE Dierk, 1991, « Les rois de Gao-Sane et les Almoravides », *Journal of African History* 32-2, Cambridge University Press, Londres, p. 251-75.
- LANGE Dierk, 1996, « The Almoravid Expansion and the Downfall of Ghana », *Der Islam*, 73-2, De Gruyter, Berlin, p. 313-351.
- MARÇAIS Georges, 1955, *L'Architecture musulmane d'Occident*, Arts et Métiers Graphiques, Paris.
- MASONEN Pekka, 2000, *The Negroland Revisited : Discovery and Invention of Sudanese Middle Ages*, Finish Academy of Science and Letters, Helsinki.
- MASONEN Pekka, FISHER Humphrey, 1996, « Not quite Venus from the waves: the Almoravid conquest of Ghana in the modern historiography of western Africa », *History in Africa* 23, African Studies Association, Waltham, p. 197-231.
- MAUNY Raymond, 1950, « Niches murales de la maison fouillée à Koumbi Saleh (Ghana) », *Notes Africaines* 46, IFAN, Dakar, p. 34-35.
- MAUNY Raymond, 1951b, « État actuel de la Question de Ghana », *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire* XIII, IFAN, Dakar, p. 463-475.
- MAUNY Raymond, 1954, «The Question of Ghana », *Africa* XXIV-1, Oxford University Press, Londres, p. 200-213
- MAUNY Raymond, 1961, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Âge, d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*, IFAN, Dakar.
- MEILLASSOUX Claude, 1950, « Recherche de Tarikh sur l'histoire du Hodh et de l'ancien empire de Ghana », *Notes Africaines* 47, IFAN, Dakar, p 76-77.
- MERCIER Marcel, 1928, « Note sur une architecture berbère saharienne », *Hesperis* VIII, Institut des Hautes Etudes Marocaines, Rabat, p. 413-429.
- MEUNIÉ Jacques, TERRASSE Henri, DEVERDUN Gaston, 1952, *Nouvelles recherches archéologiques à Marrakech*, Arts et Métiers Graphiques, Paris.
- MICHAILIDIS Melanie, 2007, *Landmarks of the Persian Renaissance: Monumental Funerary Architecture in Iran and Central Asia in the Tenth and Eleventh Centuries*, thèse de doctorat, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge.
- MILBURN Mark, 1974, « Some stone monuments of Spanish Sahara, Mauritania and extreme south of Morocco », *Journal de la Société des Africanistes* 44-2, Société des Africanistes, Paris, p. 99-111.
- MONTEIL Charles, 1951, « Les «Ghâna» des géographes arabes et des Européens », *Hesperis* XXXVIII, Larose, Paris, p. 441-452.
- MOORE Francis, 1738, *Travels into the inland Parts of Africa*, E. Cave, Londres.
- MORAES FARIAS Paulo Fernando, 1967, « The Almoravids: some questions concerning the character of the movement », *Bulletin de l'IFAN - Série B* 29-3/4, IFAN, Dakar, p. 794-878.
- NIXON Sam (dir .), 2017, *Essouk-Tadmekka : an early Islamic Trans-saharan Market Town*, Brill, Leyde.



- RAGIB Yusuf, 1992, « Structure de la tombe d'après le droit musulman », *Arabica* 39-3, Brill, Leyde, p. 393-403.
- REMPEL Lazar, 1936, « The mausoleum of Isma'il the Samanid », *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*, 4-4, American Institute for Persian Art and Archaeology, New York, p. 198-209.
- ROBERT-CHALEIX Denise, ROBERT Serge, SAISON Bernard, 2005, « Bilan en 1977 des recherches archéologiques à Tegdaoust et Koumbi Saleh (Mauritanie) », *Afrique : Archéologie & Arts* 3, CNRS, Nanterre, p.23-48.
- SAISON Bernard, RICHIR Claude, POLET Jean, 2005, « Le Tombeau à Colonnes de Koumbi Saleh (Hodh oriental, Mauritanie) », *Afrique : Archéologie & Arts* 3, CNRS, Nanterre, p. 49-62.
- THOMASSEY Paul, 1951, « Notes sur la Géographie et l'Habitat de la région de Koumbi Saleh », *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire* XIII, IFAN, Dakar, p. 476-486.
- THOMASSEY Paul, MAUNY Raymond, 1951, « Campagne de fouilles à Koumbi Saleh », *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire* XIII, IFAN, Dakar, p. 438-462.
- THOMASSEY Paul, MAUNY Raymond, 1956, « Campagne de fouilles de 1950 à Koumbi Saleh (Ghana ?) », *Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire – Série B* XVIII, IFAN, Dakar, p. 117-140.
- TRIAUD Jean-Louis, 1999, « Le nom de Ghana : Mémoire en exil, mémoire importée, mémoire appropriée », Chrétien Jean-Pierre et Triaud Jean-Louis (dir.), *Histoire d'Afrique : les enjeux de Mémoire*, Khartala, Paris, p.235-280.
- VAN DOOSSELARE Barbara, 2014, *Le Roi et le Potier : étude technologique de l'assemblage céramique de Koumbi Saleh (5<sup>e</sup>/6<sup>e</sup> s. - 17<sup>e</sup> s. AD)*, Africa Magna Verlag, Francfort-sur-le-Main.
- VIDAL Jules, 1923, « Le mystère de Ghana » *Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française* 6, Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, Gorée, p. 512-524.